

Un petit extrait d'un récit d'un voyageur au Lauzet.

Un surnom de Lauzetan que j'ai découvert « Toutunn »
Amoureux du Lauzet régalez vous

Ma compagne de voyage est allée déjeuner chez les sœurs de Seyne. Je mange seul, vu ma qualité de malade. Pendant que les aromas d'une tasse de café raniment mes esprits, je me représente Seyne pendant la belle saison, les mille fleurs qui embaument la campagne, la richesse des prairies, les charmes de *Champflorin*, où se trouvent une source d'eau ferrugineuse et un délicieux petit bois plein de muguets dont le souvenir enchante ma pensée.

Mais le fouet du conducteur donne le signal du départ. La chaufferette est brûlante; les gosiers du piémontais et de l'auvergnat aussi, et nous reprenons notre route. Après avoir gravi péniblement les hauteurs de Saint-Jean, nous arrivons devant l'auberge de la *Sibérie française*. Il ne fait pas chaud, mais conducteur, piémontais et auvergnat éprouvent de plus en plus le besoin *de se rafraîchir*. Nous descendons enfin la pente du Lautaret, en longeant avec effroi, pendant une heure, un précipice affreux; nous admirons devant nous les mille petits canaux écumants de la cascade de *Costeplane* et nous faisons notre entrée dans le pays des *Toutunn*.

Mais, me dira-t-on, ce pays-là n'est pas sur la carte. Jamais aucun voyageur n'a parlé du pays des *Toutunn*. Je revendique la gloire d'avoir découvert et décrit le premier le caractère et la physionomie originale des habitants de *Toutunn*, ou plus clairement du Lauzet.

Quand il s'agit d'exprimer un sentiment vif, triste surtout, on dit *Toutunn!* Les pommes de terre ont-elles manqué : *Toutunn!* Le vin est-il plus aigre que d'habitude : *Toutunn!* Un amoureux chancelle-t-il dans sa foi ? *Toutunn!* La position devient-elle trop intéressante : *Toutunn! Toutunn!*

J'ai été touché jusqu'au fond de l'âme de l'affliction profonde d'une mère dont le fils venait de tomber du haut d'un grenier à foin. Cette pauvre femme se tordait en pleurant. Tous ses sentiments douloureux ne se traduisirent que par ce mot cent fois répété : *Toutunn! Toutunn! Toutunn!!!....* Dieu comprit son langage et rétablit la santé de son fils.

C'est à *Toutunn*, pardon... au Lauzet, que se trouvait un brave homme dont le nom est au bout de ma plume et qui cumulait avec la profession de barbier, celle de cafetier et de menuisier. Un commis voyageur avait un jour besoin, pour séduire la pratique, assez rebelle dans ce pays, de se faire une tête convenable. Il entre dans la boutique du barbier, réclame son ministère, et, en attendant qu'un autre *client* fût expédié, on lui servit un petit verre près d'une caisse de mort qui s'étalait sans façon sur la table.

— A votre tour, Monsieur. — L'artiste était vieux ; sa main n'était pas bien sûre. Le voyageur, ou mieux le patient, se laissa tirer le nez par le barbier presbyte, qui le tailladait à distance, et, le supplice terminé, nouveau Saint-Sébastien, le *client* remit une pièce de vingt sous au barbier consciencieux, qui, tarifant le travail à son dû, allait rendre dix-sept sous. Le voyageur lui arrêta le bras en lui disant avec douceur « Gardez, gardez tout ; c'est dix sous quand je me fais raser, mais c'est vingt sous quand je me fais écorcher. » Le barbier, agité de sentiments contraires, empocha les vingt sous et répondit par le mot omnibus du Lauzet : *Toutunn !*

C'est encore à *Toutunn* que se trouvait une auberge renommée, tenue par un brave homme et ses quatre gaillardes filles. C'était l'auberge du *poison fré* (lisez *poisson frais*). Pour rassurer d'avance les voyageurs, l'enseigne se traduisait elle-même par l'image d'une carpe vénérable. Vous ne vous imaginerez pas les dommages que les carpes causaient au père Chouaman et les avantages qu'il en retirait.

Le papa Chouaman était fermier du lac. Se moquant de ses lignes de fond, narguant l'administration, les grosses carpes se promenaient la nuit autour du lac et mangeaient les jeunes pousses de mélèze. Le garde se fâchait et verbalisait contre le fermier, qui ne maintenait pas *son bétail* dans ses limites. C'était fâcheux ; mais le bon côté du délit, c'était la saveur donnée par les pousses de mélèze au beurre des carpes qui venaient ans la barque se faire traire matin et soir.

On riait beaucoup chez le père Chouaman. Si on y mangeait les carpes, on y buvait autre chose que de l'eau du lac.

Le lac est très poétique. Émeraude enchassée dans les rochers qu'ombragent des noyers magnifiques ; reflétant dans ses eaux la montagne qui le domine ; couvert en partie, pendant l'été, des feuilles et des fleurs de nénufar ; effleuré par les oiseaux aquatiques, ce lac vous attire et vous retient. Le soir, dans l'ombre et le silence, on en suit les bords en rêvant. Gardez-vous, cependant, d'y prendre des bains. Le lac, si pur en apparence, fourmille de têtards et de salamandres. Son eau amollissante vous laisse sans force et sans énergie. Baignez-vous plutôt dans l'Ubaye, d'où l'on sort rouge comme un homard, mais ragaillardé et réconforté.

Si vous savez patiner, allez au lac du Lauzet ; vous y trouverez un champ de course charmant et vous y gagnerez un appétit de scieur de long.

Le père Chouaman pêchait à la ligne de concert avec ses filles. Ce moyen n'étant pas possible en hiver, il prenait de petites carpes d'une façon originale.

On pratiquait dans la glace un trou assez grand ; on plongeait au fond une barre de bois portant des clous à son extrémité, et on tournait. Des herbes et des racines se fixaient aux clous, et, dans ces herbes, se trouvaient toujours quelques jeunes carpes inexpérimentées.

N'oublions pas de parler ici d'un autre personnage du Lauzet, qui a dû être patenté comme marchand de bois.

Vauchet Joseph, dit Simonot, vivait de la forêt communale, à la barbe de l'administration. Pris en délit le matin, Vauchet retournait le soir à ses mélèzes, résignés d'avance à mourir de sa main. Le bois coupé était quelquefois saisi, mais Vauchet en avait toujours assez pour se chauffer et pour approvisionner, moyennant finance, les fonctionnaires nouveaux qui ignoraient la provenance et l'état civil de ses résineux. Vauchet a fait vieillir et blanchir deux générations de forestiers.

Il est vrai que, de loin en loin, la gendarmerie appréhendait un collet Vauchet Joseph, dit Simonot, mais on ne le prenait pas sans vert, même en prison, dont il trouvait la cuisine bonne. Vauchet continuait sa son industrie, en apprenant à ses co-détenus l'art de couper en délit le bois de leurs communes respectives. On ne gagnait donc rien à le mettre à l'ombre..., au contraire.

Quant à payer les amendes, l'idée n'en était jamais venue à personne, Vauchet n'ayant que de la misère et des enfants.

Le Lauzet est un pays très pauvre. Mon cœur s'est souvent erré à la vue des privations que ses habitants s'imposent sans murmurer. Dans la grande salle de l'auberge où je prenais mes repas en hiver, se trouvaient ordinairement quelques bons vieillards que l'hôtelier accueillait par charité. Ces pauvres vieux se chauffaient les mollets autour du poêle que l'un d'eux alimentait avec conscience. Au coup de midi, ils sortaient un moment et rentraient bientôt, tenant encore dans leurs mains le menu de leur repas, quelques pommes de terre, qui sont, dans le pays, d'excellente qualité. Ces braves gens regardaient, sans irritation, mais d'un œil d'envie, les quelques plats, bien modestes pourtant, que l'on me servait.

Je garde le meilleur souvenir de ces chers compatriotes, si désignés, si sobres, si patients dans leur médiocrité.

X..., de la *Société scientifique et littéraire*
(A suivre.) *des Basses-Alpes.*